

## PASSAGES ET PARCOURS DANS L'INTERTEXTE

**François Rastier**

**Directeur de recherche**

**CNRS-Inalco, Paris**

[Conférence invitée au colloque Nouvelles approches en linguistique textuelle, Bruxelles, 22-24 mai 2008 ; à paraître en traduction anglaise, sous la direction de Dominique Longrée et Sylvie Mellet, dans le *Belgian Journal of Linguistics*.]

*Résumé.* — Dans le remembrement nécessaire de la discipline, la linguistique des textes prend le pas sur la linguistique des langues et la linguistique du langage, car elle permet d'intégrer les apports considérables de la linguistique de corpus. En outre, le texte est bien le principal lieu d'articulation entre descriptions internes (notamment syntaxiques) et descriptions externes (notamment pragmatiques).

La conception du texte élaborée en sémantique interprétative se concilie avec les modèles et les instruments de la textométrie. En particulier, la caractérisation assistée des passages permet de représenter l'activité textuelle par des chaînes de transformations (métamorphismes) tant au sein du texte que dans l'intertexte rassemblé par le corpus.

Pour caractériser ces transformations, on peut donner l'exemple de passages réécrits dans le dossier génétique d'une œuvre ; de passages analogues dans les œuvres d'un même auteur ; de commentaires considérés comme des réécritures ; enfin, de parcours qui mobilisent des œuvres multiples pour l'interprétation d'un passage. Cela engage à reconsidérer la modélisation des textes en tenant compte des corpus et à redéfinir la textualité en fonction de l'intertextualité.

Mots-clés : Linguistique des textes, sémantique, métamorphismes, passages, intertexte.

### **I. Situation de la linguistique textuelle**

*Un agenda.* — En tant que spécialité académique, la *linguistique textuelle* se trouve à un tournant. En multipliant les modèles partiels d'inspiration logico-grammaticale, elle s'est développée de manière passablement éclectique. En premier lieu, elle est restée tributaire de conceptions de la cognition et de la communication qui relèvent plutôt de la philosophie du langage que de la linguistique. Ses rapports occasionnels aux textes numériques passaient par la linguistique computationnelle, dont elle

reprenait pour une part les objectifs de simulation et de validation. Enfin, longtemps restée sans rapport déterminé avec la philologie ni avec l'herméneutique, la linguistique textuelle n'a pu véritablement conceptualiser les corpus – ni corrélativement la textualité.

De fait, depuis une dizaine d'années, ses modèles ont été silencieusement ébranlés par la linguistique de corpus, qui a mis au jour de nouveaux observables dont on ne sait encore rendre compte<sup>[1]</sup>. Dans cette situation somme toute favorable, un agenda épistémologique et méthodologique pourrait proposer : (i) un moratoire sur les modèles partiels, pour restituer la complexité des textes ; (ii) en rupture avec les représentations ontologiques et référentielles, une reconception praxéologique de l'activité textuelle ; (iii) une typologie des normes discursives, génériques et stylistiques permettant de décrire la variété de leurs régimes génétiques, mimétiques et herméneutiques ; (iv) un réexamen des « unités textuelles » pour pouvoir caractériser les transformations entre passages, tant au sein du texte qu'entre textes du même corpus ; (v) une « reconquête » du plan de l'expression textuelle, permise par une réflexion sur le concept de document, nécessaire au traitement des documents numériques ; et corrélativement une synthèse nouvelle entre linguistique, philologie et herméneutique matérielle.

Nous proposons ainsi un remembrement de la tripartition de fait entre *discours*, *texte*, et *document*. Il s'agit en effet, à l'inverse du programme du Web sémantique, de revenir des « données » aux documents, de décrire et d'exploiter, pour la recherche d'informations notamment, leur irremplaçable complexité. Ce sont là, semble-t-il, des conditions pour que la linguistique textuelle puisse combler ses lacunes théoriques, répondre aux besoins sociaux et s'appropriier pleinement la problématique historique et comparative que partagent les sciences de la culture. Sa mutation ne pourra qu'être bénéfique pour les autres domaines de la linguistique, qui se trouvent dans une situation comparable, celle d'avoir à redéfinir leur rapport à l'empirique jusque dans leur activité modélisatrice.

*Les trois linguistiques.* — La tripartition de Coseriu entre *linguistique du langage*, *linguistique des langues* et *linguistique des textes* reste un excellent point de départ.

La philosophie du langage a échoué à se renouveler car elle n'a pas su tenir compte de la fondation de la linguistique comme science, et se transformer en philosophie de la linguistique – elle se trouve ainsi, toutes proportions gardées, dans la situation paradoxale d'une philosophie de la nature qui ignorerait la physique.

Sauf à s'enfermer dans un universalisme spéculatif sans fondement empirique, la linguistique du langage ne peut évidemment être conçue comme indépendante : à vocation universelle, elle doit être conçue dans la dualité qu'elle forme avec la linguistique générale, c'est-à-dire avec la linguistique des langues dans ses deux dimensions, historique et comparative. On ne saurait toutefois conclure du général à l'universel : la linguistique du langage est donc obtenue par abstraction hypothétique à partir de la linguistique des langues : et si les entreprises typologiques supposent des universaux, ils revêtent un statut méthodologique et ne doivent pas être considérés comme transcendants ou « cognitifs ».

Dans la perspective comparative qui a présidé à la constitution de la linguistique

générale, une langue n'est au demeurant qu'une part spécifique de groupes de langues en co-évolution (« familles », aires, etc.) et la caractérisation des langues demeure une entreprise *contrastive* : tant en synchronie qu'en diachronie, une langue ne peut être décrite isolément, car elle est en interaction constante avec d'autres.

Par ailleurs, la linguistique de la langue, faussement attribuée à Saussure par les éditeurs du *CLG*, doit être conçue en tenant compte de la dualité langue/parole, dans laquelle la parole reste l'élément déterminant[2]. En effet, la langue n'est qu'une reconstruction des régularités décrites dans la parole. L'idée d'une compétence abstraite qui contiendrait l'infinité des phrases possibles demeure en elle-même absurde : par exemple, rien ne permet d'empêcher que l'application récursive des règles produise des syntagmes ou des phrases de longueur infinie. Bref, la « langue » ainsi conçue est obtenue par l'oubli méthodique des normes de la parole (normes de discours, de genre, de style, notamment). Ainsi, ce n'est pas la langue qui se réalise (ou s'aliène) dans la parole, mais la parole qui s'idéalise dans la langue — d'où les ambiguïtés de la linguistique de l'énonciation.

Rappelons enfin que la linguistique de la parole[3] ne fait qu'un avec la linguistique des textes (oraux ou écrits). Par degré d'abstraction successive et d'empiricité décroissante, nous obtenons la série : 1/Textes -> 2/[Langue <-> Langues] -> 3/ Langage.

Nous nous trouvons ainsi devant un apparent paradoxe : partie la moins développée et la moins reconnue de la discipline, la linguistique textuelle constitue en fait le fondement empirique, méthodologique et théorique de tout l'édifice disciplinaire, tant il est vrai que les langues ne sont accessibles que par les textes et le langage par les langues – sauf à demeurer une docile idéalité philosophique.

Outre qu'elle renoue sur de nouvelles bases avec la philologie, la linguistique de corpus assume ici une responsabilité toute particulière. En effet, le texte isolé n'existe pas plus que le mot ou la phrase isolés : pour être produit et compris, il doit être rapporté à un genre et à un discours, puisque tout texte relève d'un genre qui le rattache à un discours et par là à un type de pratique sociale. Ainsi, les théories de la textualité doivent-elles tenir compte de l'intertextualité, et nous formulerons plus loin des propositions en ce sens.

Les corpus ne sont pas simplement des réservoirs d'attestations, ni même des recueils de textes. Dès lors qu'ils sont constitués de façon critique, en tenant compte des genres et des discours, en s'entourant des indispensables garanties philologiques, ils peuvent devenir le lieu de description des trois régimes de la textualité : génétique, mimétique, herméneutique. Un texte en effet trouve ses sources dans un corpus, il est produit à partir de ce corpus et doit y être maintenu ou replongé pour être correctement interprété : le régime génétique et le régime herméneutique se règlent ainsi l'un sur l'autre. Quant au régime mimétique, il dépend aussi du corpus et notamment de la doxa dont il témoigne.

Si l'on convient de ces constats, il faut encore, pour les rendre opératoires, déterminer les grandeurs ou « unités » textuelles et caractériser leurs relations au sein du texte et entre textes, en fonction des parcours intertextuels qui structurent dynamiquement le corpus et justifient *a posteriori* sa constitution.

*Le texte comme lieu d'articulation entre linguistique interne et linguistique externe.* -  
— Quand Morris et Carnap ont formulé la tripartition sémiotique en reprenant l'antique *trivium*, ils ont distingué la syntaxe (purement interne) et la sémantique (traitant du rapport entre les signes et les choses, mais non avec la société) : ces deux disciplines sont propres à une linguistique interne, tandis que la pragmatique traite du rapport entre les signes et les interprètes (en somme la société) et relève ainsi de la linguistique externe. Toutefois, l'articulation de la linguistique interne et de la linguistique externe reste ici impossible, car rien ne permet de dire comment les trois disciplines ainsi distinguées s'organisent, d'autant moins que Morris et Carnap ne traitent que du langage et non des langues. En outre, les textes ne prennent aucune part dans leur réflexion, car ils restent inconcevables pour un logicien comme Carnap et un philosophe comme Morris.

En sanctionnant l'échec théorique et pratique de la tripartition syntaxe / sémantique / pragmatique, comment donc procéder au remembrement des disciplines qui traitent du langage, des langues et des textes<sup>[4]</sup>? Une séparation entre les deux linguistiques, interne et externe, conduirait à la disparition de la linguistique générale : la linguistique purement interne (réduite à la syntaxe, notamment formelle, et à la sémantique cognitive) relève en effet du paradigme de la cognition, tandis que la linguistique purement externe, incarnée par la pragmatique dominante, relève du paradigme de la communication. Or ces deux paradigmes, par leurs faiblesses théoriques propres, restent inconciliables, sauf quand il s'agit, avec un succès académique aujourd'hui éclatant, de se partager sans reste l'espace encore occupé par la linguistique.

La dualité entre linguistique interne et externe peut trouver une synthèse dans un programme réfléchi d'étude des textes, car le texte semble bien le lieu d'articulation entre ces deux aspects de la linguistique. Il faut ici tenir compte des différences de palier d'analyse, des degrés de complexité, des régimes de contextualisation. Au palier du mot, la contextualisation immédiate est proche, la complexité est moindre, alors qu'au palier du texte, la complexité et la contextualisation sont maximales. Or le système qui serait l'objet de la linguistique interne « pure » n'est concevable que par une décontextualisation maximale – ce qui explique la défiance des linguistes « internalistes » à l'égard des disciplines du texte.

Au palier du texte, la performance linguistique apparaît dans toute sa complexité culturelle et renvoie tant à l'intertexte qu'à l'histoire. Les deux « extériorités » vers lesquelles pointe le texte sont en effet l'histoire et l'intertexte qui la concrétise en la sémiotisant : par exemple, Saussure éclaire le cycle des *Nibelungen* par l'histoire du royaume burgonde et par le mythe de Thésée. Le texte se met en rapport avec des corpus différents qui sont l'objet de la linguistique externe : en l'occurrence, le corpus des *Nibelungen* s'articule avec celui des mythes grecs et celui des documents d'histoire sur le royaume burgonde. En articulant, dans l'étude comparative des corpus, les observables internes et les observables externes, une problématique néo-saussurienne semble à même d'affirmer l'unité des deux aspects de la description linguistique en prenant pour objet toutes les dimensions culturelles des textes.

La sémantique, particulièrement celle des textes, assume ici une responsabilité particulière dans le remembrement de la linguistique : les échecs récurrents des syntaxes formelles montrent au demeurant que la syntaxe ne peut se priver de

l'organon sémantique – et par ailleurs il reste difficile de distinguer la sémantique de la pragmatique dès lors qu'elles sont bien faites. Médiation entre syntaxe et pragmatique renouvelées, la sémantique devient ainsi un lieu crucial d'articulation entre la linguistique interne et la linguistique externe.

## II. Une conception du texte issue de la sémantique interprétative

Les modèles issus de la linguistique textuelle dépendent largement de la tradition logico-grammaticale, qu'il s'agisse de théories macrosyntaxiques, de modèles propositionnels arborescents (van Dijk et Kintsch) ou simplement consécutifs (Kamp, Asher), voire de séquences discrètes successives (Adam)[5]. À ces modèles hiérarchiques ou séquentiels nous préférons des représentations hétérarchiques pour la structure architectonique et rhapsodiques pour la structure compositionnelle.

On confond souvent aujourd'hui les modèles théoriques et les formats de représentation, voire les modes d'implémentation. En raison de la complexité des textes, il reste indispensable d'élaborer des conceptions spécifiques du texte et du corpus issues de la linguistique et de la philologie qui soient fondées sur une théorie des performances sémiotiques. La question des modèles devient alors subsidiaire, si l'on s'avise que les « modèles du texte » restent des schématisations partielles qui ne permettent pas de rendre compte de la complexité constituante des textes.

*Hétérarchie des composantes textuelles.* — À la différence de la linguistique textuelle qui privilégie les modèles hiérarchiques, la sémantique interprétative présente le contenu du texte comme une hétérarchie de composantes sémantiques (thématique, dialectique, dialogique, tactique). Le plan de l'expression est décrit par d'autres composantes (médiatique, etc.). Le genre se définit par un type d'interaction entre composantes au sein des deux plans du contenu et de l'expression, ainsi qu'entre ces deux plans : elles norment ainsi la *sémiosis textuelle*. Alors que la *sémiosis* au palier du mot reste trivialement problématique (en raison des faux problèmes induits par la polysémie, la synonymie, etc.), la *sémiosis* des paliers supérieurs comme le paragraphe dépend de la *sémiosis textuelle* telle qu'elle est normée notamment par le genre ; par exemple, *amour* n'a pas le même sens en poésie et dans le roman et n'a pas de cooccurrents communs dans ces deux corpus.

*Passages et problématisation des unités.* — Pour rendre opératoire le concept de *forme sémiotique* et permettre l'extraction assistée de telles formes, il convient de revenir sur la notion d'unité textuelle. Dans la perspective néo-saussurienne qui est la nôtre, les grandeurs ne sont pas des unités empiriquement constatables ou des « données » d'évidence. Elles ne sont pas des unités simplement isolables car discrètes ni déterminables à un seul plan d'analyse (du contenu ou de l'expression). Les signes et plus généralement les grandeurs sémiotiques sont construits dans l'interprétation qui leur assigne leur valeur. Si l'ontologie logico-grammaticale attribue aux grandeurs textuelles la discrétion et la présence, l'identité à soi et l'isonomie, sans doute à l'image naïve des objets physiques, la conception rhétorique / herméneutique dont nous nous inspirons admet en revanche que les grandeurs

qu'elle construit soient continues, parfois implicites, varient dans le temps et selon leurs occurrences et leurs contextes, connaissent entre elles des inégalités qualitatives et ne relèvent pas uniformément des mêmes règles.

Le texte échappe au modèle du signe : les grandeurs sémantiques textuelles n'ont pas de signifiants uniformément isolables comme des parties du discours ; elles sont constituées par des connexions de signifiés et d'expressions des paliers inférieurs de la période, du syntagme, de la sémie. L'articulation entre l'expression qui détermine l'identité de la grandeur et le contenu qui détermine sa valeur s'opère au sein du *passage*, lieu de la sémiosis locale. Dans la perspective interprétative, cette grandeur locale correspond indifféremment à un signe, à une phrase, ou par exemple à un paragraphe. Au plan du signifiant, le passage est un *extrait*, entre deux blancs s'il s'agit d'une chaîne minimale de caractères ; entre deux pauses ou ponctuations, s'il s'agit par exemple d'une période. Au plan du signifié, le passage est un *fragment* qui pointe vers ses contextes gauche et droit, proches et lointains.

Le passage renvoie aux étendues contiguës ou plus lointaines. L'extrait peut renvoyer aux étendues connexes, par exemple par des règles d'isophonie ou de concordance de morphèmes. Le fragment se relie à d'autres par des phénomènes d'isotopie. Pour ce qui concerne leur connectivité externe, on distinguera l'*incidence* de l'extrait et la *portée* du fragment. Un extrait peut être conventionnellement isolé, car les structures de l'expression relèvent pour l'essentiel de la mésolinguistique ; en revanche, un fragment ne peut l'être sans perte, car les structures du contenu sont macrolinguistiques.

La sélection d'un passage et *a fortiori* l'isolation d'un « signe » exigent deux opérations : faire l'hypothèse qu'à un extrait minimal correspond un fragment, de façon à pouvoir les isoler ; puis, en les décontextualisant, leur assigner un rapport terme à terme entre signification et expression qui littéralise la première et fixe la seconde.

Chaque interprétation isole, construit, analyse et hiérarchise des passages, sur le modèle du commentaire. Elle les recontextualise en elle, tout en permettant d'accéder à sa source : comme le texte commenté revêt la fonction de garant et le commentaire concrétise le point de vue qui préside à la description, la donnée construite qu'est le passage sert de médiation objectivante entre le texte et sa description.

Quand il est mal choisi, le passage remplace la complexité par l'indétermination (ainsi celle du mot isolé) ; en revanche, le « bon » passage témoigne de la complexité locale et permet de pointer vers la complexité globale.

Des méthodes statistiques<sup>[6]</sup> permettent à présent de proposer, pour chaque passage, des cooccurents expressifs de l'extrait qui restent à qualifier comme des corrélats sémantiques du fragment.

Localisés ou non dans le même texte, les corrélats d'un fragment sont d'autres fragments ; les cooccurents d'un extrait, d'autres extraits. Notons que le passage n'a pas de bornes fixes et son empan dépend évidemment du point de vue qui a déterminé sa sélection. Sa définition s'écarte donc de l'objectivisme traditionnel dans la tradition logico-grammaticale. Redéfinir le signe comme un passage conduit à s'éloigner de la logique des « idées » et des représentations, pour en élaborer une

conception purement relationnelle et donc contextuelle. La relative clôture organisationnelle du passage se traduit par le fait que les relations au sein du passage sont plus denses et sémiotiquement plus fortes que les relations entre passages. Le rapport entre global et local va du texte au passage : le passage est une *zone de localité*, définie par une sémosis propre (mode d'appariement entre contenu et expression) et, sur chacun de ses plans (fragment et extrait) par des relations contextuelles internes fortes.

Ainsi les « données textuelles » peuvent-elles être qualifiées comme des passages, fussent-ils de petite taille, comme les lexies. La recherche de passages en fonction de régimes de pertinence objective (liée au genre et au discours) ou occasionnelle (liée à un type de requête ou d'application) devient à présent pour la linguistique de corpus une question empirique[7]. Le passage relève du modèle général de la donnée textuelle, définie par quatre postes (cf. l'auteur, 2008), un signifiant, l'extrait ; un signifié, le fragment ; un point de vue, celui qui préside à la description ou à l'application ; une garantie (permise par l'établissement du texte et la constitution du corpus. Soit :

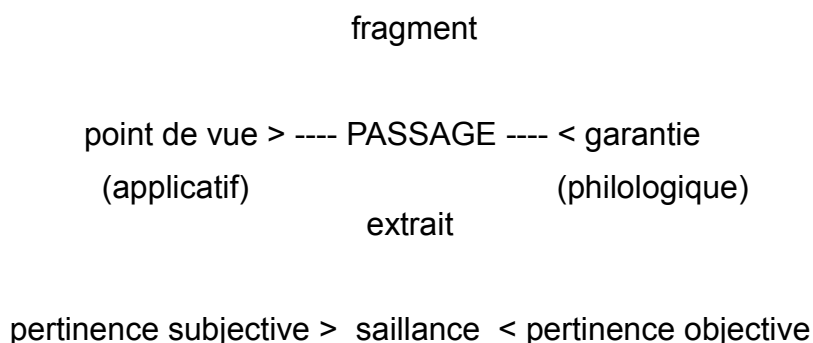


Figure 1 : Le passage comme donnée qualifiée

*Formes sémiotiques et métamorphoses*<sup>[8]</sup>.— Dans l'hypothèse de la *perception sémantique*, l'opposition entre fond et forme qui détermine le traitement de l'expression vaut aussi pour le plan du contenu. Les fonds sémantiques sont des isotopies et faisceaux d'isotopies. Les formes sémantiques, comme les thèmes, les acteurs, les foyers énonciatifs, s'apparient avec des formes expressives (périodes) pour constituer des *formes sémiotiques*.

Cet appariement ne va pas de soi et suppose une interprétation pour associer les groupes d'expressions cooccurrentes à des corrélats sémantiques. L'interprétation locale est ainsi constitutive des signes et dépend du régime herméneutique global propre au genre et au texte.

Dans la conception morphosémanique du texte, les transformations se spécifient en *métamorphoses* (changements de forme), *métatopies* (changements de fond) et *transpositions* (changements des rapports entre forme et fond : par exemple, une forme peut se diffuser dans un fond). Les transformations des formes sémantiques et

des formes expressives se manifestent par des changements de contexte, comme par des modifications corrélatives du rapport entre contenu et expression.

Le principe des transformations est analogue pour le contenu et pour l'expression<sup>[9]</sup>. Ces deux plans étant solidaires en raison du principe même de la sémiotique, qui s'étend à des relations de contextualité entre plans, toute transformation sur un plan s'accompagne d'une transformation sur l'autre.

Rompant avec l'ontologie prégnante dans la tradition logico-grammaticale, la conception du texte comme série de transformations relève d'une *praxéologie* : non seulement tout texte est inscrit dans une pratique, mais cette pratique s'inscrit en lui, car il est produit par une activité constante de réécriture qui assure sa cohésion. La textualisation se définit alors comme un *cours d'action* que les parcours interprétatifs peuvent avoir ultimement l'ambition de restituer<sup>[10]</sup>.

### III. Des métamorphoses à la théorie des parcours

*Les formes sémantiques et leurs dynamiques.* — Le sens d'un texte ne se déduit pas d'une suite de propositions, mais résulte du parcours de formes sémantiques<sup>[11]</sup> liées à des formes expressives.

Pour restituer l'aspect dynamique de la production et de l'interprétation des textes, la première étape consiste à décrire les dynamiques des fonds et des formes : leur construction, leur évolution et leur dissolution éventuelle. Ces dynamiques et leurs optimisations relatives sont « paramétrées » différemment selon les genres et les discours, car les formes et les fonds sont constitués et reconnus en fonction de ces diverses normes. En outre, comme les régimes de production et d'interprétation associés aux genres et aux discours guident le parcours des fonds et des formes, la sémantique des textes doit adapter ses descriptions à ces régimes.

*Les transformations.* — Retenons qu'une forme est une *famille de transformations* : la forme et la métamorphose sont deux moments d'un même processus : cette transformation est diachroniquement orientée dans un temps du texte et de la tradition. Nous nommerons *métamorphoses* l'ensemble de ces transformations.

Outre les métamorphoses, qui intéressent les formes sémantiques, il faut tenir compte enfin des *transpositions* qui intéressent les changements du *fond* sur lesquels elles sont perçues : toute forme est en effet définie par sa transposabilité (d'où les antiques théories des formes pures).

La génération d'un texte consiste en une série de métamorphoses et de transpositions, qu'on peut mettre en évidence à l'oral par l'étude des reformulations, à l'écrit par celle des brouillons. Son interprétation consiste pour une bonne part dans l'identification et l'évaluation des métamorphoses : par exemple, le sens d'un récit est articulé par des transformations thématiques et dialectiques.

Voici un exemple de métamorphose avec diffusion dans le fond sémantique, que nous empruntons à Góngora, *Fábula de Polifemo y Galatea*, str. 2, v. 5-6 : « tascando haga el freno de oro, cano / del caballo andaluz la ociosa espuma »



(« qu'en le rongant rende son frein d'or chenu / du cheval andalou l'oisive écume », traduction Gendreaux-Massaloux). Cette description d'un noble cheval se trouve remaniée dans les vers qui encadrent la strophe 4, 1-2 : « Donde espumoso el mar siciliano / el pie argenta de plata al Lilibeo » (Là où écumeuse la mer sicilienne / lame d'argent du Lilibée le pied) ; puis 7-8 : « Allí una alta roca / mordaza es una grotta, de su boca » (Là une haute roche d'une grotte / muselle la bouche).

La forme sémantique manifestée dans les vers 5-6 de la strophe 2 inverse (cf. *ociosa*) le *topos* du cheval impatient au début d'un récit épique, ce qui signale que le narrateur commence un poème bucolique. Elle se trouve transposée et divisée deux strophes après, dans la description de l'île de Polyphème, où elle encadre le huitain, str. 4, v. 1-2 et v. 7-8. On note les transformations :

st. 2, v. 5-6 -> st. 4, v. 1-2 : espuma -> espumoso ; oro -> argenta, plata.

st. 2, v. 5-6 -> st. 4, v. 7-8 : freno -> mordaza ; tascando [-> boca] -> boca.

La division et la répartition périphérique des éléments annoncent la diffusion de la forme sémantique constituée par la description du cheval dans le fond sémantique et expressif du poème : ce cheval devient en quelque sorte un paysage dont les éléments sont dispersés dans la mer sicilienne, puis dans la grotte de Polyphème.

Encore ne s'agit-il ici que de passages proches, séparés par dix à seize vers. Des métamorphoses peuvent concrétiser des relations de réécriture entre passages beaucoup plus distants. Dans *Hérodias* de Flaubert, nos hypothèses sur les connexions métaphoriques entre la citadelle de Machærous et la tête de saint Jean, dont les descriptions sont séparées par toute l'étendue du texte, n'ont pu être corroborées que par la lecture ultérieure des brouillons (cf. 1992). L'acte herméneutique consistant à sélectionner des passages parallèles doit bien entendu être problématisé ; ainsi, nous avons pu rapprocher, dans la description du Temple de Jérusalem : « Le soleil faisait resplendir ses murailles de marbre blanc », et « des gouttelettes à son front semblaient une vapeur sur du marbre blanc » dans la description de la danse de Salomé à la fin du conte. Un interprétant se trouve dans les brouillons, au f° 403 : arrêtée sur les mains à la fin de sa danse, Salomé attend sa récompense, « un peu de sueur sur ses tempes comme de la rosée sur un marbre blanc ». La relation sémantique entre le Temple et Salomé, tous deux acteurs de l'Ancienne Loi, se trouve redoublée par la paronomase *temple /tempes*. Ainsi les transformations entre passages posent-elles le problème de la reconnaissance de formes, notamment bruitées et incomplètes.

On peut discerner trois degrés de la présence des morphologies sémiotiques : la saillance de la forme, notamment la saillance des points singuliers qui permettent de la reconnaître ; la prégnance du fond ; enfin, l'absence des autres formes et des autres fonds, absence toujours révocable sur laquelle elles se détachent paradigmatiquement<sup>[12]</sup>.

Entre fonds et formes, on distingue divers types de parcours : d'un élément de forme à un autre (par synecdoque ou métonymie) ; d'un élément de fond à un autre, par présomption d'isotopie ; d'une forme à une autre, par un métamorphisme ; d'un fond à un autre, par une transposition. Cela nous conduit à la question de l'intertexte.

#### IV. Parcours dans l'intertexte

Indépendamment des spéculations bakhtiniennes, la question de l'intertexte se confond avec celle des corpus et de leur analyse, instrumentée ou non.

La caractérisation raisonnée des genres reste un préalable à la constitution de corpus pleinement utilisables pour des tâches de description linguistique. Quels que soient les critères choisis, on ne peut tirer grand-chose d'un corpus hétérogène, car les spécificités des genres s'annulent réciproquement, et les disparates qui demeurent ne peuvent être interprétées pour caractériser les textes.

*Paliers du contexte et de l'intertexte.* — L'interprétation procède principalement par contextualisation. Elle rapporte le passage considéré, si bref soit-il — ce peut être un mot : (i) à son voisinage, selon des zones de localité (syntagme, période) de taille croissante ; (ii) à d'autres passages du même texte, convoqués soit pour des tâches d'assimilation, soit de contraste ; (iii) enfin à d'autres passages d'autres textes, choisis (délibérément ou non) dans le corpus de référence, et qui entrent, par ce choix, dans le corpus de travail. Aucune de ces trois contextualisations n'est déterministe, au sens de mise en Intelligence artificielle, qui suppose un parcours linéaire mot à mot. La première peut être rétrograde ; les deux autres sont peu contraintes par la linéarité du texte ou des textes qui font l'objet des rapprochements. Qu'elle contextualise ou recontextualise, dans tous les cas la pratique des rapprochements génère du sens, de manière d'ailleurs inévitable sinon compulsive, selon un *principe de contextualité* qui pourrait s'énoncer ainsi : deux signes — ou deux passages d'un même texte mis côte à côte — sélectionnent réciproquement des éléments de signification (sèmes). Cet échange transforme leur signification en sens (soit par validation de traits inhérents, soit par actualisation et/ou propagation de traits afférents).

Ce principe de contextualité est la base du *principe d'intertextualité* : deux passages de textes différents, si brefs soient-ils, et fussent-ils réduits à la dimension d'un signe, sélectionnent réciproquement, dès qu'ils sont mis côte à côte, des éléments de signification (sèmes). Cet échange surdétermine leur sens (par actualisation et/ou propagation de traits afférents). À un palier encore supérieur, on peut formuler un principe d'*architextualité* : tout texte placé dans un corpus en reçoit des déterminations sémantiques, et modifie potentiellement le sens de chacun des textes qui le composent.

Dans la perspective non ontologique qui est la nôtre, le sens est fait de différences (non de références) ; et d'autre part toute catégorisation véritable est contrastive. Si donc le sens d'un texte s'étudie en contrastant ses différentes parties et passages, il s'étudie aussi en le contrastant avec d'autres textes. En effet, dès lors que l'on entend restituer des parcours interprétatifs appuyés sur les métamorphoses, pour passer d'un mot à un autre, d'un passage à un autre, on a souvent voire toujours besoin de passer par un ou plusieurs autres textes. Dans cette mesure, l'intertexte se trouve inclus et convoqué par l'interprétation du texte ; c'est pourquoi les associations sémantiques imputables à la doxa se voient souvent vite confirmées par l'interrogation de concordanciers (cf. Louw, 2007).

Pour la perspective grammaticale étendue adoptée par la linguistique textuelle traditionnelle, le texte est l'unité linguistique maximale. Cette position doit être nuancée, car pour la problématique herméneutique, c'est l'unité *minimale* (bien que non élémentaire). Un texte ne peut se lire que dans un corpus, qu'il soit implicite, comme souvent dans les études littéraires, ou explicite, comme en linguistique de corpus.

*Les quatre intertextes.* — Si donc le texte est une unité minimale, bien qu'elle ne soit pas élémentaire, il se définit par des réécritures internes et externes, qui correspondent pour une part à des métamorphoses sémiotiques, intéressant tout à la fois l'expression et le contenu des passages élaborés.

Un intertexte est un corpus qui entretient des relations fonctionnelles avec un texte déterminé. Quatre corpus privilégiés concrétisent autant d'intertextes :

(i) L'intertexte génétique externe des « sources » est constitué des textes « ascendants » à partir desquels le texte est produit (en général des textes du même genre, voire du même auteur).

(ii) L'intertexte génétique interne des versions intègre ces sources et les transforme par des réécritures successives.

Ces deux intertextes connaissent globalement des opérations inverses : les premières sont destructives, les secondes constructives ; mais localement, après avoir détruit ses sources, par prélèvements et transformations, le texte détruit ses propres états antérieurs.

(iii) L'intertexte herméneutique interne (ou plutôt intériorisé) est composé des textes inclus par citation ou allusion, et dont la connaissance est requise pour l'interprétation.

(iv) L'intertexte herméneutique externe, celui des textes dérivés ou « descendants », diffère selon que ces textes « descendants » relèvent ou non du même genre. Si les textes dérivés sont de même genre, ils appartiennent à la lignée du texte considéré ; s'ils sont de genres différents, ils appartiennent à ses commentaires, « métalinguistiques » ou non. Les interprétations sont ainsi des textes dérivés pour une part de ceux qu'elles commentent et pour une autre part des autres interprétations. Les traductions relèvent de la même problématique.

Le texte « final » pour les phases génétiques devient un texte initial pour les phases herméneutiques ; plus exactement, dans les phases génétiques, l'herméneutique est dominée (auto-corrrections, rectifications) ; dans les phases herméneutiques, la génétique est dominée, limitée du moins à la production des textes descendants.

Ces quatre séries d'intertextes se succèdent de manière non déterministe, pour ce que l'on pourrait nommer le *transit* textuel, moment d'une tradition faite de conservations et de ruptures. L'intertexte génétique et l'intertexte herméneutique gardent au demeurant des relations d'autant plus étroites que l'interprétation ambitionne ultimement de restituer la genèse du texte.

La théorie unifiée des métamorphoses revêt une responsabilité cruciale pour rendre conjointement opératoires les concepts de textualité et d'intertextualité. L'étude de la textualité commande celle de l'intertextualité, car le texte sélectionne son intertexte ;

on passe ainsi de la macrosémantique du texte à la « mégasémantique » des corpus.

*Passages et réécritures intertextuelles.* — Nous souhaitons explorer l'hypothèse que le passage est tout à la fois une « unité » ou grandeur d'écriture, d'interprétation et de réécriture[13]. En premier lieu, pour ce qui concerne le régime génétique, il est l'unité de prélèvement, le lieu d'élaboration, quand par exemple un passage est extrait d'un texte pour être réécrit dans un texte relevant d'un autre genre.

Pour ce qui concerne le régime mimétique, on peut estimer que le régime de délimitation du passage dépend du texte et de ses normes d'organisation, notamment du genre et du discours : le mode de constitution et d'évolution des formes sémiotiques concrétisées par les passages relève du régime mimétique du texte. Enfin, pour ce qui concerne le régime herméneutique, le passage est l'unité d'interprétation, de commentaire, mais aussi de traduction.

Pour étudier chacune des phases d'intertextualité, on ne peut se limiter à des substitutions de mots : ce sont des formes sémiotiques (appariements localisables de formes expressives et de formes sémantiques) : les passages ne sont pas faits de mots. On sait que l'école française de génétique littéraire a patiemment collationné les substitutions, insertions ou suppressions. Toutefois, le repérage des modifications de l'expression trouve son utilité si l'on étudie corrélativement les opérations sur les fonds et les formes sémantiques qui intéressent des grandeurs et relations très diverses, du phème et du sème à la courbe prosodique ou au syntagme complexe.

Malgré leur diversité, les métamorphoses internes qui définissent la textualité ne connaissent pas de différence de principe avec les métamorphoses externes qui définissent l'intertextualité, qu'ils soient unilingues ou plurilingues. Ainsi, les parcours au sein du texte et entre textes d'un même corpus peuvent-ils être problématisés et décrits selon les mêmes principes. Du moins, nous n'avons encore jamais rencontré de différence notable entre les opérations de réécritures internes et externes au texte, même dans le cas de la traduction[14] : les mêmes procédés généraux de compensation, de diffusion ou de sommation se rencontrent partout et fondent vraisemblablement sur des principes de perception sémantique et expressive les régimes d'évolution des formes sémiotiques telles qu'elles sont concrétisées dans des passages.

Il s'agit là d'un constat de fait qui doit être légitimé ou infirmé par un programme comparatiste. S'il peut être validé, cela montrera le caractère relatif de la clôture textuelle, l'autonomie du texte considéré comme palier de complexité : l'étude de la textualité et de l'intertextualité iraient ainsi de pair, comme la linguistique textuelle et la linguistique de corpus.

Nous allons donner un exemple de chaque relation intertextuelle, en commençant par les deux premières et en finissant par la troisième, la plus intéressante pour notre propos.

*Un exemple d'intertexte génétique : transformations entre passages dans des œuvres du même auteur.* — Dès que l'on rapproche deux passages, on concrétise une hypothèse sur les relations de transformation entre eux. Rapprochons par

exemple la description de la jeune Judith dans *Le médecin de campagne* (1833) et celle d'Atala Judici dans *La cousine Bette* (1846).

*Judith* : « Ça avait dix-sept ans, c'était blanc comme neige, des yeux de velours, des cils noirs comme des queues de rat, des cheveux luisants, touffus qui donnaient envie de les manier, une créature vraiment parfaite ! [...]. C'était drôle à voir. Le père et la mère soupaient avec eux. À force de regarder, je découvris dans le brouillard de fumée que faisait le père avec ses bouffées de tabac, la jeune juive qui se trouvait là comme un napoléon tout neuf dans un tas de gros sous. » (*Le Médecin de campagne*, p. 579)<sup>[15]</sup>.

*Atala* : « Mlle Judici tenait du sang paternel cette peau jaunâtre au jour, qui le soir, aux lumières, devient d'une blancheur éclatante, des yeux d'une grandeur, d'une forme, d'un éclat oriental, des cils fournis et recourbés qui ressemblaient à de petites plumes noires, une chevelure d'ébène, et cette majesté native de la Lombardie qui fait croire à l'étranger, quand il se promène le dimanche à Milan, que les filles des portiers sont autant de reines. » (*La cousine Bette*, p. 439).

Voici un relevé élémentaire des relations de réécriture entre ces deux passages, tant sur le plan du contenu (fragments) que sur celui de l'expression (extraits).

A. *Contenu des fragments*. — a) Métatopies sémantiques : (i) /oriental/ : [Pologne] —> « Milan »<sup>[16]</sup> ; (ii) /lueur/ : or (napoléon) —> « éclat oriental » ; (iii) /souveraineté/ : « napoléon » (le narrateur est bonapartiste, comme l'auteur), —> « autant de reines » ; (iv) /pauvreté/ —> vénalité : « gros sous » —> « filles de portiers ». b) Métamorphoses sémantiques : (i) « blanc comme neige » —> « d'une blancheur éclatante » ; (ii) « des yeux de velours » —> « des yeux d'une grandeur, d'une forme, d'un éclat oriental » (iii) « des cils noirs comme des queues de rat »<sup>[17]</sup> —> « des cils fournis et recourbés qui ressemblaient à de petites plumes noires » ; (iv) « des cheveux luisants, touffus qui donnaient envie de les manier » —> « une chevelure d'ébène » ; (v) « dix-sept ans » —> [treize ans].

B. *Les extraits*. — Métamorphoses de l'expression : (i) paronomase : [*Judith*], juive, Judici ; (ii) répétition : blan(c)-, des yeux, des cils, cheve(l)- (dans cet ordre).

*Un exemple de réécriture génétique*. — La nouvelle de Flaubert intitulée *Hérodias* commence ainsi : « La citadelle de Machaerous se dressait à l'orient de la mer Morte ». La huitième version du brouillon insère *Sur la côte orientale de la mer morte et à x d'élévation au dessus de la mer morte*. *Côte orientale* vient vraisemblablement du sous-titre même de *Tristram* (1873 : *Travels and Discoveries on the East Side of the Dead Sea*), dont Flaubert a recopié des extraits jusque dans les marges de ses manuscrits. Du même ouvrage provient sans doute la mention à *x d'élévation au dessus de la mer morte*. Elle apparaît en effet sur un folio qui porte en marge les mentions "3 800 pas [2 mille] pieds" : elles traduisent à leur manière les "3800 feet above the Dead Sea" de *Tristram* (cf. Grésillon et al., 1991, p. 95, note). Des expressions comme *côte orientale* ou à *x d'élévation* relèvent ordinairement de la géographie descriptive. Or, à partir de la huitième version Flaubert abandonne le genre du récit historique pour celui de l'histoire sainte : '*sur la côte orientale*' (version 8) devient '*à l'orient*' (versions 11 et 12), puis '*à l'Orient*' (versions 13 et 14)<sup>[18]</sup>. La substitution de *orient*, puis *Orient* à *oriental* est l'indice d'un changement de fond

sémantique (ou *métatopie*) : la forme sémantique de la citadelle passe de l'isotopie géographique, relevant du réalisme empirique, à l'isotopie religieuse relevant du réalisme transcendant.

*Un exemple de commentaire comme réécriture.* — Un commentaire est un texte dérivé du texte qu'il commente, avec ordinairement un changement de genre, voire de discours. Prenons pour exemple le thème du figement, qui tient chez Flaubert une place éminente : « Quelque chose, de plus en plus, s'épaissit en moi, qui a peine à couler », écrivait-il<sup>[19]</sup>. On connaît le jugement célèbre de Proust : « Dans le style de Flaubert, par exemple, toutes les parties de la réalité sont converties en une même substance aux vastes surfaces, d'un miroitement monotone. Aucune impureté n'est restée. Les surfaces sont devenues réfléchissantes. Toutes les choses s'y peignent mais par reflet, sans en altérer la substance homogène. Tout ce qui était différent a été converti ou absorbé »<sup>[20]</sup>. Ces phrases pourraient réécrire les images de pétrification au début d'*Hérodiade* : « Cependant le Jourdain coulait sur la plaine aride. Toute blanche, elle éblouissait comme une nappe de neige. Le lac, maintenant, semblait en lapis-lazuli [...] Tous ces monts autour de lui, comme des étages de grands flots pétrifiés ». Ce sont là relations d'écrivains, mais Prévost parle d'un discours *pétrifié*, De Biasi note que le projet flaubertien semble "achevé, figé par le démon de l'achèvement". Genette parle au nom de la poétique de "glacis syntactico-rhétorique". Le discours critique semble ainsi réécrire Flaubert, dans une mimésis singulière.

*Les parcours intertextuels.* — L'intertexte n'est pas cette nébuleuse où se meuvent avec agilité les herméneutiques déconstructionnistes. Les parcours privilégiés s'étendent en premier lieu entre les textes de la même lignée, puis entre ceux du même genre, puis entre les genres d'un même discours. Les rapports au sein du genre dominant les rapports entre lignées, comme au sein du discours : les relations d'un genre à l'autre supposent également des transpositions (comprenant les inclusions, citations, etc.). L'intertexte est ainsi structuré *a minima* par (i) des degrés de proximité (entre aires d'auteur, de genre et de discours), (ii) des degrés de connectivité, des cycles (deux textes distants renvoient au même texte), (iii) des relations contextuelles *in absentia*. Nous nous limiterons à l'exemple simple de la citation et à celui des boucles interprétatives.

*Un exemple de parcours intertextuel : citations et réécritures locales.* — Surtout quand elle se trouve revendiquée comme telle, une citation tire son sens de sa recontextualisation dans le texte d'arrivée tout autant que de son contexte immédiat dans le texte source, qui continue allusivement à agir en vertu d'un principe de *déplacement* qui est une des grandes lois des rapports entre textes.

Nous prendrons pour premier exemple une reprise antithétique dans un poème où Primo Levi réécrit Catulle. Le poème *Il tramonto di Fossoli* finit par ces vers : « Les soleils peuvent sombrer et revenir : / Nous, quand la brève lumière est épuisée, / Il nous reste à dormir une nuit infinie<sup>[21]</sup>. » Le pluriel *solì*, les soleils, en révèle allusivement l'origine, confirmée en note, trois vers de Catulle : « Les soleils peuvent

disparaître et revenir : / Nous, quand la brève lumière est éteinte, / Il nous reste à dormir une nuit infinie<sup>[22]</sup>. » Si ce pluriel se retrouve dans le poème de Levi, il revêt une valeur poétique tout autre. Le poème latin commence par « *Vivamus, mea Lesbia, atque amemus* », mais le narrateur du poème de Levi s'adresse à une défunte<sup>[23]</sup>. L'évocation de l'ancien poète « déchire la chair » (v. 5), bien que le poème cité soit un badinage où l'on renonce à dénombrer les baisers et où la nuit perpétuelle vient simplement renforcer le topos « profitons de l'instant ». Les baisers, que Levi ne cite pas, entourent cependant la citation, car dans le texte la présence de l'autre poème agit sur le mode d'une absence désignée, et l'entour de la citation signifie tout autant sinon plus que la citation elle-même. On passe ainsi des baisers demandés explicitement dans la vie aux donnés implicitement par delà la mort.

Plus techniquement, on peut s'interroger sur les régimes contextuels du prélèvement de texte à texte, qu'il soit implicite ou explicite. Si les limites de l'extrait sont généralement incontestables, celles du fragment demeurent évidemment des zones critiques. Dans le texte de reprise, l'activation sémantique est endocentrique à l'endroit de la citation, qui est recontextualisée. En revanche, dans le texte source, elle est exocentrique à l'endroit du prélèvement, qui signifie par ses contextes : ce qui n'est pas dit dans la citation doit être recherché dans son contexte.

Au sein du texte reprise, le passage introduit par la citation est recontextualisé par détermination globale. Entre la reprise et la source s'instaure une relation de « signifiante » intertextuelle : la citation continue à pointer sur la source, où le contexte initial peut continuer d'agir. En outre, les zones latérales du prélèvement peuvent à leur tour pointer vers d'autres points du texte cité, ébauchant ainsi un cycle interprétatif élémentaire.

*Deuxième exemple de parcours intertextuel : les cycles interprétatifs.* — Les reprises et transformations de texte à texte structurent l'intertexte ; même si elles sont systématiques en littérature, elles ne se limitent aucunement à ce discours, car un texte ne prend son sens que dans un corpus.

Prenons pour exemple un vers de Primo Levi : « Arrière, hors d'ici, gens engloutis » (« *Indietro, via di qui, gente sommersa* », *Il superstite*, v. 14). Le premier hémistiche donne accès à des liens très riches entre textes. Sans doute issu du *vade retro* traditionnel, il se retrouve à l'identique, *Indietro, via di qui*, au vers 11 de *Erano cento*, poème épigraphe de *Vicio di forma*. L'invocation s'adresse à l'apparition de cent hommes en armes (« *Erano cento uomini in arme* », v. 1), pour cette conjuration : « Arrière, hors d'ici, fantômes immondes » (*Indietro, via di qui, fantasma immondi*)<sup>[24]</sup>.

L'autre hémistiche du vers 14 de *Il superstite, gente sommersa*, renvoie tout d'abord au poème *25 febbraio 1944* (v. 5 : « *Noi già sommersi* » ; le *noi* unit le narrateur et une femme à présent défunte : *disfatta*, v. 2). Ce mot reprend, selon une note de Levi, l'*Enfer* de Dante, III, 56-57 : « *si longa tratta / di gente, ch'ì non avrei creduto / che morte tanta n'avesse disfatta* [si grande foule d'humains, que je n'aurais pas cru que mort en eût défait autant] ». Levi renvoie également au *Purgatoire*, V, 141 : « *Maremma mi fé, disfecemi Siena* », parole de Pia de Tolomei, née dans la Maremma, et tuée par son mari siennois. Cette formule renvoie en outre au chapitre IX de *Se questo è un uomo*, intitulé *I sommersi e i salvati*, et enfin, deux ans après la

publication de *Il superstite*, à l'ouvrage ultime de Levi qui quarante ans après *Se questo è un uomo* le reprend pour titre *I sommersi e i salvati*.

Or, *Il superstite* commence par une citation littérale du vers 583 d'un poème de Coleridge, *The Rime of the Ancient Mariner*, et finit par une reprise d'un vers du chant XXXIII de l'*Enfer* de Dante (cf. l'auteur, 2005, ch. III). A sa date de parution, 1984, le lecteur de ce poème pouvait donc reconstituer à partir de chacun des hémistiches du vers 14 de *Il superstite*, des cycles interreliés qui mettent en jeu trois poèmes et un récit de Levi, ainsi que deux chants de l'*Enfer* de Dante et un poème de Coleridge.

Sans chercher ici à détailler la lecture du corpus poétique de Levi, retenons quelques points principaux. (i) Le point d'entrée dans un parcours interprétatif intertextuel conserve une *valeur directrice*. (ii) Les passages de l'intertexte et les passages du texte doivent être considérés comme *connexes* dans le parcours interprétatif. En d'autres termes, pour aller d'un passage d'un texte à un autre, on peut avoir besoin de passer par d'autres textes. (iii) Les étapes du parcours interprétatif font appel à des actions diverses : reconnaissance de similarité des extraits ; reconnaissance des oppositions entre fragments ; assimilation des expressions et contraste des signifiés. (iv) Des cycles interprétatifs multiples lient le poème de Coleridge (qui en certains points renvoie à l'*Enfer* de Dante) et *Il superstite*, qui le cite et renvoie en plusieurs points aux mêmes chants de l'*Enfer*. S'ils renforcent les conjectures interprétatives, les cycles intertextuels restent soumis à l'épreuve de la critique à chacun de leurs points de passage.

Les parcours interprétatifs que suscite *Il superstite* font ainsi se rejoindre diverses œuvres de Levi dans des genres qui s'opposent comme le témoignage en prose, les romans, les poèmes de la hantise. Ils requièrent d'autres auteurs, mentionnés ou restés implicites. Ainsi l'intertexte ne réside-t-il pas seulement hors du poème, comme un contexte actif, mais aussi en son sein : pour passer d'un hémistiche à celui qui le suit, il faut passer par d'autres moments de la même œuvre, par des œuvres du même auteur, par des œuvres enfin auxquelles il emprunte en dialoguant avec elles. Un dédoublement comparable à celui de l'adresse structure ainsi l'intertexte : de même que celui à qui l'on s'adresse cache un destinataire absent, à l'intertexte immédiat et manifeste (dans *Il superstite*, le poème de Coleridge) s'ajoute un intertexte ultime et caché (l'avant-dernier chant de l'*Enfer*).

## V. Directions de recherche

*Rétrospection*. — Sacs de mots, merveilleux nuages de vecteurs, arbres ou réseaux, chaque type de théorie projette sur le texte ses prédilections, mais il n'y a sans doute pas de modèle général *du* texte, parce que la sémiologie n'est pas codée une fois pour toutes dans la langue. Or les régimes de textualité sont déterminés par des genres et des discours historiques, ce pourquoi la linguistique des textes se distingue de la linguistique des langues et *a fortiori* de la linguistique du langage, mais cependant les commande : on ne peut inventorier les signes et leurs fonctions qu'en décrivant les textes.

Peu importe au demeurant qu'une application, fût-elle didactique, privilégie tel ou tel modèle : l'essentiel demeure la juste appréciation des transformations textuelles. La



conception praxéologique de la textualité insiste sur le régime génétique des réécritures de passages et le régime herméneutique des parcours entre passages. Tout en respectant la forte connectivité du texte, elle permet ainsi de s'étendre à l'intertexte, qu'il s'agisse du corpus d'élaboration, du corpus d'interprétation, ou des processus de dérivation des lignées textuelles, du commentaire et de la traduction.

*Pour une épistémologie de la complexité textuelle.* — La complexité dérive du principe sémiotique lui-même, car il n'y a pas correspondance terme à terme entre contenu et expression, bref ces deux plans ne sont pas conformes : à une expression compacte peut correspondre un contenu diffus, à un contenu compact peut correspondre une expression diffuse. Il faut donc problématiser la sémiologie : tous les parcours qui l'établissent sont complexes, parce qu'ils font intervenir *a minima* les deux pôles de la dualité contenu/expression. En outre, pour chaque grandeur résultant de l'analyse, le contexte est *constituant*, et non plus simplement déterminant : il ne modifie pas des signes déjà donnés, il permet de les instituer comme signes[25]. On ne peut plus alors concevoir l'activité scientifique comme une recherche de causes : il devient impossible d'établir une étiologie, car les régimes de causalité sont à réviser, ni *a fortiori* de stipuler des règles partout valides, comme l'a montré voici trente ans le débat qui dans *Cognitive Science* concluait à l'impossibilité technique des grammaires de texte.

Comme tout objet culturel, le texte est un objet complexe, tant par la multiplicité des instances systématiques (des normes de discours, genre, style) que dans le domaine des performances par le caractère *a priori* conjectural des relations entre passages, tant au sein du texte que dans l'intertexte.

Enfin, la variabilité des situations se traduit par l'incidence peu prévisible des paramètres externes. Le rapport entre linguistique externe et linguistique interne peut sans doute être modélisé partiellement – et nous avons formulé des propositions dans le domaine de la diachronie lexicale en utilisant la théorie des systèmes dynamiques (cf. 1999) : la linguistique interne aurait le statut d'un espace d'état et la linguistique externe le statut d'un espace de contrôle, toute perturbation de l'espace de contrôle (par exemple dans la doxa) pouvant induire des perturbations importantes dans l'espace d'état des observables.

N. B. : J'ai plaisir à remercier de leurs suggestions Dominique Longrée, Sylvie Mellet, Bénédicte Pincemin.

## **BIBLIOGRAPHIE**

Adam, J.-M. (1992) *Les textes : types et prototypes*. Bruxelles, Mardaga.

Adam, J.-M. (2005) *La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*. Paris, Nathan.

Bourion, E. (2001) *L'aide à l'interprétation des textes électroniques*, Thèse de doctorat, Université de Nancy II, <http://www.texto-revue.net>.

Heidmann, U. (2005) Comparatisme et analyse de discours. La comparaison différentielle comme méthode, in Jean-Michel Adam et Ute Heidmann (éds), *Sciences du texte et analyse de discours. Enjeux d'une interdisciplinarité*, Genève : Slatkine Erudition, pp. 99-118.

Loiseau, S. (2006) *Sémantique du discours philosophique : du corpus aux normes. Autour de G. Deleuze et des années 60*. Thèse de doctorat, Université Paris X-Nanterre.

Louw, B. (2007) Collocation as the determinant of verbal art. In *Language and Verbal Art Revisited*, Donna R. Miller et Monica Turci (eds). Londres, Equinox, pp. 149-180.

Malrieu, D. et Rastier F. (2001) Genres et variations morphosyntaxiques. *Traitements automatiques du langage*, 42, 2, pp. 547-577.

Mauceri, C. (2007) *Indexation et isotopie : vers une analyse interprétative des données textuelles*. Thèse de doctorat, ENST-Bretagne et Université de Bretagne Sud. Rééd. : <http://www.texto-revue.net>

Pédauque, R. T. (2006) *Le document à la lumière du numérique*. Caen, C&F éditions.

Poudat, C. (2006) *Etude contrastive de l'article scientifique de revue linguistique dans une perspective d'analyse des genres*. Thèse de doctorat, Université d'Orléans, <http://www.texto-revue.net>.

Rastier, F. (1990) « La triade, le trivium et la sémantique linguistique », *Nouveaux Actes Sémiotiques* 9 : 5-39.

Rastier, F. éd. (1995) *L'analyse thématique des données textuelles*. Paris, Didier.

Rastier, F. (1999) Cognitive Semantics and Diachrony, in Andreas Blank et Peter Koch, éds., *Historical Semantics and Cognition*, Mouton de Gruyter, Berlin (Cognitive Linguistics Research), pp. 109-144.

Rastier F. (2001a) L'action et le sens. — Pour une sémiotique des cultures, *Journal des Anthropologues*, 85-86, pp. 183-219.

Rastier F. (2001b) *Arts et sciences du texte*. Paris, PUF.

Rastier, F. (2002) Anthropologie linguistique et sémiotique des cultures. In *Une introduction aux sciences de la culture*, ch. 14, pp. 243-267.

Rastier F. (2004). Doxa et lexique en corpus - Pour une sémantique des « idéologies ». *Actes des Journées scientifiques en linguistique 2002-2003 du CIRLLEP*, Reims : Presses Universitaires de Reims.

Rastier, F. (2005) Enjeux épistémologiques de la linguistique de corpus. In G. Williams (éd.). *La Linguistique de corpus*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 31-46.

Rastier, F. (2006a) Formes sémantiques et textualité, *Langages*, 163, pp. 99-114.

Rastier, F. (2006b) Traduction et genèse du sens, in Marianne Lederer, éd. *Le sens en traduction*, Paris, Minard, pp. 37-49.

Rastier, F. (2007a) Indices et parcours interprétatifs, in Denis Thouard, éd. *L'interprétation des indices*, Lille, Presses du Septentrion, pp. 123-152.

Rastier, F. (2007b) Passages. *Corpus*, 6, pp. 127-162.

Rastier, F. (2008) Que cachent les données textuelles ?, *Actes des IXe JADT*, Presses Universitaires de Lyon, édité par Serge Heiden et Bénédicte Pincemin, tome I, pp. 13-26.

Rastier, F. (à paraître) Web semantics vs Semantic Web. *International Journal of Corpus Linguistics*.

Saussure, Ferdinand de (2002) *Écrits de linguistique générale*, Paris : Gallimard.

---

[1] Comme souvent, quand l'instrumentation permet un nouveau rapport à l'empirique, on ne trouve plus ce que l'on cherche et l'on trouve ce qu'on ne cherchait pas.

[2] Dans son discours à l'occasion de la création de la chaire de Bally, Saussure dit ainsi de la linguistique : « Elle comporte deux parties : l'une qui est plus près de la langue, dépôt passif, l'autre qui est plus près de la parole, *force active et véritable origine des phénomènes qui s'aperçoivent ensuite peu à peu dans l'autre moitié du langage*. Ce n'est pas trop que les deux » (*ELG*, p. 273, je souligne).

[3] Le terme est sans doute mal choisi, et les concepts hjelmsléviens de *procès* et d'*acte* conviennent mieux.

[4] Nous avons jadis formulé quelques propositions (cf. 1990).

[5] Pour compenser le laconisme de cette section, nécessairement elliptique, nous nous permettrons de renvoyer à des publications antérieures ; sur les modèles du texte, cf. 2008 ; sur l'interrelation des composantes textuelles, l'auteur, 1989, 2001 b ; sur les passages, 2003, 2007 ; sur les variations du lexique selon les genres et discours, 2004.

[6] Quand il s'appuie sur des corpus de textes appartenant au même genre et au même discours que le texte analysé, le test de l'écart réduit permet de repérer des groupements de cooccurrents qui sont de bons candidats pour la constitution de passages (cf. la fonction Thème du logiciel Hyperbase, obligeamment ménagée par Étienne Brunet). Enfin, la thèse de Mauzeri (2007) ouvre des perspectives fort intéressantes.

[7] Cf. l'auteur, 2008.

[8] Dans les paragraphes qui suivent nous reprenons des éléments de l'auteur (2001b, 2007b).

[9] Pour l'analyse détaillée d'un exemple de transformations entre passages de deux romans de Balzac, cf. infra, IV.

[10] Notamment dans les textes qui peuvent prétendre au rang d'œuvres, chaque page révisé à sa manière la précédente ; cette reformulation créatrice affermit la textualité et donne à la langue sa valeur critique de culture.

[11] Cf. l'auteur, 1989. On retrouve dans la compréhension de textes des problèmes analogues à ceux que pose la reconnaissance de formes bruitées ou incomplètes.

[12] Nous avons étudié les processus de diffusion des formes dans les fonds et le processus inverse de sommation des formes à partir d'éléments de fond (l'auteur, 2006a). Quand l'assimilation perceptive domine, elle établit des fonds, quand la discrétisation l'emporte, elle discerne les formes.

[13] Nous négligeons ici les fondements perceptifs et mémoriels de cette grandeur : on peut lier l'étendue de cette zone de localité à des questions de récence.

[14] Cf. Heidmann, 2005 ; l'auteur, 2006b. On peut à bon droit considérer les traducteurs comme des écrivains)

[15] Exemple repris de l'auteur, 2007. Les références à Balzac sont ici celles de la bibliographie de Frantext. Nous ne citons que les parties les plus pertinentes pour notre propos.

[16] Atala habite « le quartier sinistre appelé autrefois la petite Pologne » (p. 403), ce qui est une façon de la désigner comme juive. Corrélativement, les Polonais sont considérés comme des orientaux : « Sans cesse en lutte avec les Turcs, les Polonais en ont reçu le goût des magnificences orientales ; ils sacrifient souvent le nécessaire pour briller, ils se parent comme des femmes, et cependant le climat leur a donné la dure constitution des Arabes » (p. 255). Quant à l'Italie, elle est réputée orientale jusqu'à Zola et Huysmans inclus.

[17] L'évocation des rats, classique stéréotype antisémite, se trouve euphémisée dans la réécriture par l'image des plumes noires — qui rappellent tout de même un oiseau de malheur.

[18] Alors qu'*oriental* a ordinairement une acception géographique, *orient*, surtout avec une majuscule, est souvent employé dans des acceptions religieuses. Cela suit le récit de la Genèse (2, 8 : « Yahvé Dieu planta un jardin en Éden à l'Orient »). Pour les premiers chrétiens, l'Orient était la direction symbolique de Dieu et du Paradis.

[19] Lettre à Louise Colet, 15 avril 1852 ; on a eu tôt fait de rappeler à ce propos la thrombose qui l'emporta vingt-huit ans après.

[20] *Contre Sainte-Beuve, Pastiches et mélanges, Essais et articles*, Paris, Gallimard, Pléiade, 1971, p. 269.

[21] « *Possono i soli cadere e tornare : /A noi, quando la breve luce è spenta /Una notte infinita è da dormire* » (v. 6-8). Pour ne pas surcharger la bibliographie, nous renvoyons à celle de *Ulysse à Auschwitz*, Paris, Cerf, 2005.

[22] « *Soles occidere et redire possunt ; / Nobis cum semel occidit brevis lux / Nox est perpetua una dormienda* » (*Liber*, V, 4, v. 3-6).

[23] Le pluriel poétique, qui chez Catulle avait une valeur d'intensification passionnelle (voir « Donne-moi mille baisers, et puis encore cent » [*Da mi basia mille, deinde centum* »]), marque ici la durée du deuil.

[24] Le vers suivant, « *Ritornate alla vostra vecchia notte* » est aussi transposé dans *Il superstite* : « *Ritornate alla vostra nebbia* ». L'apparition n'est pas moins terrible que l'assimilation, par l'usage des mêmes formules de conjuration, entre les fantômes des miliciens et ceux des compagnons.

[25] Par exemple, dans les termes de la sémantique différentielle, l'afférence l'emporte sur l'inhérence définie comme héritage par défaut de traits du type lexical dans l'occurrence : d'où l'attestation de phrases comme *Guillaume était la femme dans le ménage* (Zola, *Madeleine Férat*).